



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

**Recherches sur le monde ottoman, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle : colloque international des 10 et 11 décembre 2010 / organisé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et l'Institut national des langues et civilisations orientales**  
**éd. Académie des inscriptions et belles-lettres, 2014**  
**cote : 60.044**

Cet ouvrage rassemble les contributions présentées au cours du Colloque international des 10 et 11 décembre 2010, organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Institut national des langues et civilisations orientales à Paris, successivement à l'Institut de France puis à l'INALCO.

Les dix-sept communications peuvent être classées sous trois grands thèmes, les composantes de la société ottomane, les relations avec l'étranger et la vie culturelle.

Pour Odile Moreau, la puissance de l'Empire ottoman reposa longtemps sur l'armée d'élite des Janissaires, recrutés uniquement sur une base confessionnelle; il fallait qu'ils soient chrétiens de naissance; il en était de même de la haute administration où les rédacteurs étaient d'origine chrétienne et pouvaient accéder aux postes de vizir et même de grand-vizir, les sultans n'ayant pas confiance dans leurs compatriotes ethniques. Néanmoins au début du XIX<sup>e</sup> siècle, après que Mehemet Ali, gouverneur d'Égypte, ait éliminé le corps des janissaires, le sultan Sélim procéda de la même façon à Istanbul en réprimant durement les révoltes des Janissaires ; leur dernier soulèvement en 1826 est écrasé dans le sang. L'encadrement de la nouvelle armée, Nizam Jedid, constituée de Turcs ethniques, est confié à des officiers étrangers ; ce sont les janissaires de Bosnie qui résistèrent le plus longtemps, jusqu'en 1864 ! En même temps, les sultans menaient une réforme civile par les décrets de Gülkhané (1839) et du Khat Humayun (1856) ; les sujets non-musulmans devaient être désormais considérés à l'égal des musulmans ; ce qui déclencherà des manifestations sanglantes dans tout l'Empire ottoman et particulièrement les massacres de chrétiens à Damas et au Liban en 1860. En fait, le Jihad, interprété seulement comme combat contre les infidèles, demeurera le mobile de l'organisation des militaires ottomans.

Le domaine des confréries musulmanes est traité par Rémy Dor qui rappelle l'influence du derviche quietiste Yunus Emre (1238 ou 1240-1321), dont les lieux de naissance et de séjour sont demeurés inconnus. Ce contemporain de Dante aura écrit pour les victimes de la destruction par les Mongols des principautés seljoukides ; il aura été le premier écrivain turcophone, bien que sa langue comporte encore 38% de mots arabes et 15% de mots persans.



<sup>1</sup> Les recensions de l'[Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) sont mises à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une œuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## Académie des sciences d'outre-mer

Thierry Zarcone, grand spécialiste de l'islam confrérique turc, s'est intéressé aux représentations iconographiques des soufis dans les ouvrages occidentaux. La première mention du terme « derviche » apparaît dans le livre de Georges de Hongrie (1481), imprimé à Rome. D'origine persane, le mot « dariouche » veut dire « indigent » mais aussi « celui qui cherche le perfectionnement moral ». Nicolas de Nicolay, qui a vécu en Turquie en 1551 et 1552, publie, en 1568, les *Livres des navigations* illustrés de reproductions de derviches avec leur équipement de chamane (sébile, noix de coco évidée, bâton à tête de cheval), de derviches tourneurs, hurleurs et qui s'infligent des blessures spectaculaires.

*Le Voyage en Orient* de l'architecte Jacques Foucherot (1846-1813), qui faisait partie de la suite de l'ambassadeur de Choiseul-Gouffier (lequel publia *Voyage pittoresque de la Grèce*) est examiné par Pierre Pinon ; il s'agit d'une longue expédition maritime et pédestre à laquelle était associé le peintre Sébastien Fauvel, qui les conduira à Athènes, Delphes, Mistra, Corinthe. Foucherot s'occupera par la suite de publier les dessins de Cassas qui allait faire connaître les ruines de Palmyre à Volney et à l'Europe.

Marie-Christine Bornes-Varol fait connaître la vie active d'un intellectuel juif de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, né en Roumélie (Eski Zagara), qui parcourra l'Empire ottoman et les Balkans (Roumanie) à la recherche des communautés juives qui s'exprimaient toujours en judéo-espagnol (leurs ancêtres avaient été chassés d'Espagne en 1492).

Catherine Poujol décrit le séjour de jeunes musulmans venus d'Asie centrale, adeptes du jadidisme, mouvement moderniste initié par Ismaïl Gaspiraly en Crimée ; ce sont Abderraouf Fitrat (1886-1938), Osman Khodja (1878-1968), Munavar Qari (1878-1931), originaires de Kazan sur la Volga et fuyant la police politique russe ou de Boukhara, khanat absolutiste qui n'autorise pas le réformisme en islam. A Istanbul, ils sont sensibles à l'esprit de liberté relative ; ils rentreront tous en 1918 dans leurs pays respectifs.

Notre confrère Henri Marchal traite de l'infléchissement de l'iconographie islamique au contact des Turcs. En hommage à Jean-Paul Roux, il rappelle que la coupe est souvent un objet de culte destiné à une offrande sacrée et peut même servir à l'intronisation royale comme le rhyton qui, chez les Scythes, était un symbole de pouvoir et de royauté.

Trois communications évoquent la politique étrangère de l'Empire ottoman. Alain Servantie rappelle le rôle joué par l'ambassadeur français Jean de la Forest en 1539 et 1540 pour faire suspendre la guerre entre Venise et Istanbul. A partir de 1537, Barberousse s'empare des possessions vénitiennes en mer Egée, Nauplie, Mauvoisie. L'ambassadeur vénitien d'origine espagnole, Diego Hurtado de Mendoza (1503-1575) veut lui aussi éviter que Venise fasse la guerre aux Ottomans et dévoile aux sénateurs vénitiens la réalité du système politique ottoman ; le gouvernement ne dispose pas de corps intermédiaires comme en Europe ; le souverain n'est entouré que d'eunuques muets facilement soumis aux femmes du harem comme le montrera l'influence de l'Ukrainienne Roxelane sur Soliman. Quant aux janissaires d'origine chrétienne, certains se souviennent de leur première foi et favoriseraient donc d'autres chrétiens. L'absence de règle de succession (un des fils est privilégié à la mort du Sultan) accentue le despotisme dynastique.



## Académie des sciences d'outre-mer

Dejanirah Couto décrit les relations diplomatiques lusitano-ottomanes au XVI<sup>e</sup> siècle : le roi Joao III est indifférent à la pénétration ottomane dans l'Europe balkanique jusqu'au Danube. Ce qui l'inquiète, c'est la préservation de ses intérêts commerciaux en Inde où il détient le monopole du poivre que les galiotes portugaises transportent jusqu'à Suakin au Soudan, où une partie est destinée à l'Empire ottoman qui le paie en balles de café. En 1504, les Portugais obtiennent 30.000 quintaux de poivre du Malabar dont 20.000 seront vendus au Proche-Orient et 10.000 seront convoyés au Portugal par le Cap de Bonne Espérance.

Farouk Bilici décrit l'ambassade de Mehmet Said Khaled Effendi (1760-1822) à Paris, où, très conservateur et anti-occidental, il ne se plaît pas. Pour lui, « Talleyrand, comme il est de la graine des prêtres, il est particulièrement traître ». Lorsque le Maréchal Brune est nommé à Istanbul, Khaled est remplacé par Abderrahmane Muhibb Effendi, plus fin observateur comme l'indique son portrait du premier consul : « Bonaparte est un homme de 35 à 36 ans, dont le prix des vêtements qu'il porte sur lui n'atteint pas cent piastres » (sic).

Le domaine proprement culturel est illustré par six interventions. Trois sont consacrées aux manuscrits de l'époque ottomane. Annie Berthier traite de l'acquisition de manuscrits par la Bibliothèque du Roi pendant quatre siècles. Mazarin demande en 1644 à l'Ambassadeur Jean de La Haye de lui envoyer des livres orientaux grecs, arabes et autres. Le drogman Galland, traducteur des *Mille et une Nuits* résume pour Colbert l'imposant *Catalogue des Histoires de Hadji Khalifa* de Katib Tchalaïbi (mort en 1657). Un premier Catalogue de la Bibliothèque du Roi présentant 7.000 volumes est imprimé en 1739 ne répertoriant que 5% de la collection.

François Richard se penche sur les manuscrits que l'INALCO reçut de la bibliothèque des Jeunes de langue du Lycée Louis Le Grand et de l'École annexe de Pera (rapatriés en 1830). Ces manuscrits sont en turc stambouli à part deux en ouïghour et un en turc tchagataï (turc kazakh). Le diaire de Pierre Ruffin, Consul auprès du Khan de Crimée en 1767, est particulièrement intéressant, surtout à la veille de l'annexion par la Russie.

Corinne Thepaut-Cabasset, dont nous avons récemment analysé dans ces colonnes son passionnant *Sérail des Empereurs turcs* d'Édouard de La Croix (CHTS 2007), recense les manuscrits ottomans que la Bibliothèque d'État de Bavière, à Munich, recueillit de la collection appartenant au célèbre marchand d'Augsbourg, Fugger (XVI<sup>e</sup> siècle), hérita au XVIII<sup>e</sup> siècle les 23.000 volumes des couvents des Pères Jésuites lors de la dissolution de leur Ordre, les 37.000 autres volumes après la dissolution des monastères en 1799 et enfin acheta la bibliothèque personnelle d'Étienne de Quatremère (1782-1857) qui fut professeur de persan à l'École des langues orientales.

J.L. Bacqué-Gramont analyse les 106 articles du *Journal Asiatique* des cinquante premières années de sa parution consacrés à l'Empire ottoman et qui portaient sur l'histoire, la littérature, les actualités ottomanes. En 1852, Bianchi évoqua le premier et seul *Journal Asiatique de Constantinople*.

Deux autres contributions concernent la philologie. Michel Masson explore les significations multiples du vocable « maymun » qui désigne en turc stambouli comme en



## *Académie des sciences d'outre-mer*

arabe le singe (en turc ancien, on disait «bicin»). Aujourd'hui « maymun » peut signifier « singe », « bienheureux » ou même « pénis ».

Daniel Panzac étudie les noms donnés aux navires de guerre ottomans. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils concernaient la faune, « Lion, Tigre, Faucon, Cheval, Autruche » ou la flore : « Palmier, Cyprès, Jardin »; au XIX<sup>e</sup> siècle, ce seront des dénominations religieuses, « Bienveillance divine, Générosité divine, Don de Dieu, Dieu en majesté ». La faiblesse de la flotte turque est également évoquée ; alors qu'en 1800, l'Angleterre dispose de 328 bateaux, l'Espagne de 113, la Russie de 112, la France de 110, la Turquie n'en a que 60, d'ailleurs mal entretenus en absence d'arsenal ; ce qui expliquera l'effondrement de la flotte turque en 1914.

L'allocution de clôture prononcée par notre éminent confrère Xavier de Planhol souligne que ce colloque a bénéficié du patronage des trois institutions prestigieuses que sont l'Académie des inscriptions et belles-lettres, la Société asiatique et l'INALCO, que Jean-Louis Bacqué Gramont a eu le mérite d'obtenir, et que toutes les communications ont suffisamment montré que la Turquie « était bien en Europe ».

On appréciera particulièrement la richesse des exposés et de la bibliographie présentée par chaque participant, dont la liste se trouve page 307.

**Christian Lochon**